

Le coeur en bataille

La pensée dérobée de Jean-Luc-Nancy, accompagné de
L'échappé d'elle de François Martin, Galilée, « La philosophie
en effet », 190 p.

Véronique Lane

Numéro 204, septembre–octobre 2005

Jean-Luc Nancy, à bords perdus

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18422ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lane, V. (2005). Le coeur en bataille / *La pensée dérobée* de Jean-Luc-Nancy, accompagné de *L'échappé d'elle* de François Martin, Galilée, « La philosophie en effet », 190 p. *Spirale*, (204), 27–27.

LE CŒUR EN BATAILLE

LA PENSÉE DÉROBÉE de Jean-Luc Nancy, accompagné de L'ÉCHAPPÉE D'ELLE de François Martin
Galilée, « La philosophie en effet », 190 p.

joue une séduction du corps, mais aussi dans des situations plus solitaires, comme celle de danser seule dans sa chambre. Elle parle d'un désir de « produire un état "danse" » qui soit évocateur pour celui qui le regarde, qui soit « empathique ».

C'est peut-être là aussi, au cœur de cet état de danse contagieuse (où Nancy entend « état de transe »), proche d'un certain érotisme, que la danse échappe « à ce manque d'interprétation directe », comme le remarque Monnier, que la danse provoque une résistance à l'interprétation. La danse se fait aujourd'hui « sur une limite entre l'érotisme et l'autoérotisme », à un moment où elle n'est plus produite par un corps de ballet, mais par « un corps isolé qui se cherche ou qui se donne sa forme », à un moment où « l'horizon communautaire s'y efface complètement ». En nous renvoyant à une solitude première et à un (auto)érotisme sans filtre, sans intermédiaire et sans le truchement d'aucun média, la danse nous expose à nous-mêmes à travers ce que nous avons de moins stable et de plus secret (je renvoie ici au livre de Nancy, *58 indices sur le corps* et *Extension de l'âme*, suivi de *Appendice* de Ginette Michaud, paru aux éditions Nota bene, dans la collection « Nouveaux Essais Spirale », où le philosophe traite de la « décharge sensible » du corps et de son secret « qui n'est pas logé en lui mais répandu »). Si Monnier et Nancy nuancent la question de la sexualité et de la danse, cherchant chaque fois à discerner ce qui les déparage, il reste que les deux s'attirent, s'aimantent tout en se repoussant, dans une sorte d'« Espace, et spasme » (voilà l'allitération peut-être fondatrice de tout mouvement chorégraphié), dans un soubresaut, un « branle », une secousse première, « ce très secret ébranlement que la danse saisit et porte au visible », et qui nous ramène précisément à nos débuts, à ce sens hors du sens que tout art tente d'engendrer et qui participe de l'essence même de la danse (son privilège pour cette fois seule) où, comme dans la jouissance, « le corps est envoyé hors de lui ».

Isabelle Décarie

1. Voir la recension de Ginette Michaud, « Échappée de la danse » (*Spirale*, n° 181).

LA PENSÉE dérobée, ce magnifique texte que Nancy consacre aux rapports houleux qu'entretinrent Jean-Paul Sartre et Georges Bataille, nous en dit autant, sinon plus, de son propre attachement à ce dernier : « Si je lis Bataille, écrit-il, je lis chaque fois singulièrement ceci qu'il ne me répond de rien, qu'il ne me donne un sens ou une raison que pour un instant instable et intenable (si je ne le fixe pas en une réponse imaginaire, en une leçon de doctrine, en une croyance) — mais qu'essentiellement il me passe le relais, ou comme on dit en athlétisme le "témoin" du sens — et qu'il y a sens à ce seul passage. » Cette circonvolution qu'accomplit Nancy autour du lieu où il rencontre Bataille nous dit quelque chose d'essentiel de la transmission de la culture (l'objet du 200^e numéro de *Spirale*), dessinant l'espace où se joue le « passage », définissant la tâche laborieuse du passeur : rendre compte, fidèlement bien qu'autrement, du mystérieux « témoin » de l'échange.

« Aujourd'hui, le savoir — jusqu'au plus savant des savoirs — a lieu sur une brèche, ou sur la crête d'une vague, et il est toujours aussi savoir de la brèche ou de la crête, et de l'imminence d'un non-savoir. » Quand je prête l'oreille à cette proposition de Nancy, j'entends comme en écho l'aphorisme de Bataille : « S'il se livre un combat en moi-même, c'est pour être en un point la frange d'écume où la contradiction des vagues éclate » (*Le Coupable*, 1944), sans doute parce que leurs écritures s'approchent toutes deux de ces blessures que l'on contracte à cogiter « tout contre » soi. Quand Nancy met en texte la venue de la pensée, Bataille n'est jamais loin, c'est toujours un peu ensemble qu'ils déferlent, depuis la crête, jusqu'au rissac du non-savoir. Paradoxe : la ligne de partage qui sépare les deux philosophes (nomination tout aussi discutable chez Bataille que chez Nancy) paraît effectivement « intenable ». Nancy écrit dans l'urgence de « donner un sens » à ce qu'il nomme judicieusement « l'entre-nous » et de nouer avec l'autre une relation plus intime, alors que Bataille éprouve la nécessité de tout renverser, de sonder la condition humaine jusqu'en ses extrémités les plus ignobles. Ses aphorismes s'enchaînent dans un désordre, qui, déclare-t-il dans un entretien à Madeleine Chapsal, place son œuvre en marge

« de la philosophie véritable » (Quinze Écrivains, 1963). Or c'est précisément à cette contradiction que tient l'originalité du Bataille révélé dans *La pensée dérobée*. Nancy insuffle à la philosophie de Bataille un élan singulier, prenant « le relais » là où le cœur lui manque. Peut-être incarne-t-il en effet « le philosophe digne de ce nom » que Bataille espérait, sa pensée ordonnant enfin les vues de celui qui confiait à Madeleine Chapsal être « incapable de suivre la [sienne] très longtemps ». Nancy nous livre de fait un Bataille solide, tout en nuances, surtout plus humain, sans pourtant rien enlever à la force corrosive de son œuvre.

Il insiste pourtant à trois reprises sur son intention de ne pas « chercher » dans les textes de Bataille. L'auteur de *La pensée dérobée* se risque même à prendre la parole en lieu et place de Bataille : par des expressions telles que « il n'eût pas désavoué », « il eût entendu », il s'aventure à parler en son nom — et sans doute est-il significatif que ce soit dans une digression sur le « "vécu" à propos de la vérité », puis de la contradiction insurmontable du « mouru », qu'il supplée à la mort de Bataille par la voix du plus-que-parfait... De telles opérations, toujours menées d'une main si délicate par Nancy, auraient tout lieu d'être violentes. Or elles ne portent aucun préjudice à la pensée bataillienne. Modulant sa pensée avec une remarquable finesse, Nancy tire toutes les conséquences du désordre de Bataille pour penser « l'expérience de notre temps ». Dans un champ critique où se multiplient les analyses sauvages, rapides, dévastatrices, l'approche de Nancy, tissant d'ouvrage en ouvrage de nouveaux liens toujours plus profonds avec Bataille, me paraît d'une nécessité salutaire. Chacun de ses passages rend visible l'étrange étranger en soi, donne envie de se livrer à l'autre pour mieux vivre.

Tout est là, donc, dans cette glose de Nancy sur la pensée (toujours-déjà dérobée) : « Il n'y a rien à voir, et donc pas non plus la vue elle-même, pas une contorsion du sujet en objet — mais la puissance de voir est là tendue à l'extrême, aiguës par le dérobement de la vue. » Oui, les yeux « dé-roben » au corps ce que la tache aveugle donne au regard, l'unicité de l'âme.

Véronique Lane